

Brief Nr. 128

Objektyp: **Chapter**

Zeitschrift: **Neues Berner Taschenbuch**

Band (Jahr): **14 (1908)**

PDF erstellt am: **10.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

<http://www.e-periodica.ch>

reuse pour le reste de ses jours. Admirés moi Monsieur cette justice.

Vous avés bien raison Monsieur que pour être votre historiographe et même votre disciple je suis très mal fourni de vos ouvrages. La raison c'est que mes depenses sont proportionnées à mon revenu. J'accepte avec toute la sensibilité possible vos memoires et vous prie de les faire remettre sous mon adresse à M. le Weinschenk Fassnacht an der Herrengasse.

Je me flatte que vous trouverés moins d'ennui dans la solitude de Roche que dans les Geiß à Berne. D'ailleurs vous allés toutes les années à Berne, à Lausanne et peutêtre à Genève, et après tout cela je crois que vous retournerés toujours avec plaisir dans votre cabinet pourvu que votre santé soit bonne.

Nous faisons mille vœux pour vous, pour Madame votre Epouse et votre chere famille, et si nous devons plus vous revoir, vous pouvés être assuré du moins que votre souvenir nous sera infiniment cher en tout tems et en tout lieu.

J'ai reçu hier de Basle une relation imprimée de la defaite celebre des Russes. Il paroît que les Prussiens ont emporté trois victoires consecutives le 25, le 26 et 27. Tout cela tient du miracle. Je me flatte que ces barbares sont exterminé.

Brugg ce 11 Sept. 1758. Zimmermann.

128.

(Bern Bd. 18, No. 118).

Je n'ose vous écrire que très rarement parce que je n'ai rien à vous écrire d'interessant. J'en

souffre parce qu'il n'y a rien de plus intéressant pour moi que vos lettres, ne fussent-elles que de deux lignes.

Vos ouvrages tardent extrêmement à paroître, ce sera la faute du libraire parce que je scai que les memoires sur l'irritabilité et les II volumes de la Physiologie sont fini depuis longtems. On annonce dans un catalogue de Lausanne vos memoires sur les salines, mais je n'apprends point qu'ils soyent imprimé.

M. Tscharner donnera bientôt Reflexions sur divers sujets de Philosophie et de Politique, par M. Schmid qui a été à Gotha. Ce sont: 1. Refl. sur l'agriculture. 2. Refl. sur la Philosophie et les Philosophes. 3. Refl. sur les projets politiques. 4. Refl. sur l'amour et la jalousie. 5. Refl. sur le commerce.

Vous savés que M. Wieland, tout precepteur qu'il est, a fait beaucoup de bruit à Berne, mais je m'aperçois qu'il en a fait trop. M. Sinner qui étoit son hôte pourroit bien être devenu son ennemi. Cyrus reste là comme tout autre ouvrage, ce poète est fort dissipé. C'est une des raisons qui me consolent de ce que je ne suis pas resté à Berne, il ne s'agit point de dissipation à Brugg, il faut travailler ou perir d'ennui. Mon parti est pris depuis longtems.

M. Grasset m'a écrit le 11 Juillet qu'il souhaitoit que je lui fasse un extrait de vos ouvrages et surtout de ceux qui ont été imprimé à Lausanne. M. Tissot m'a fait au nom de M. d'Arnay la même proposition le 13 Juillet. J'ai répondu à M. d'Arnay

le 14 Juillet que pour rendre un pareil ouvrage plus intéressant je lui offrois de le partager en deux parties, la première contiendrait un abrégé de votre vie, la seconde ces extraits, mais qu'étant chargé de toutes sortes d'affaires je ne pouvois y travailler qu'après Paques. M. d'Arnay ne m'a point répondu, et il paroît qu'il ne veut rien de mon projet.

La traduction de vos poesies s'imprime à Berne, ce qui me fait un bien grand plaisir.

Je vous paroiss intéressé Monsieur, ma famille et mes amis m'accusent que je le suis trop peu. Je ne cherche que le nécessaire. M^e Meley fait tout pour moi, mais les interets de son bien joints à tout ce que je puis gagner jusqu'ici ne suffisent pas à nos depenses necessaires. On m'a arraché le couvent de Koenigsfelde en faveur de M. Fuchslin; MM. Schwachheim, les plus grands charlatans de l'univers, sont à Schinznacht et annoncent partout leur merite par les eloges qu'ils en font. M. Wagner et M. Dittiger qui fait dans ce pays la pluie et le beau tems, sont mes ennemis declarés, parce que le dernier m'accuse de n'avoir pas pris une pleuresie vraie pour un rhumatisme et qu'il m'impute d'avoir voulu l'empoisonner en lui donnant du camphre. M. Vätterli commence à faire le charlatan et me supplante: tous mes concitoyens et surtout mes proches parents qui gouvernent mes citoyens, me detestent et me persecutent parce que je m'occupe et que j'étudie sans cesse, et que je ne joue point avec eux aux quilles. Un chacun me blame de ce que je ne fais et ne pense pas comme lui, et de cette façon ma pratique est pour ainsi dire reduite à rien. Mes parents m'ont

refusé l'hiver passé une place de conseiller, et ils ont dit en dernier lieu à M. Freudenreich qui vouloit me recommander que je n'étois bon à rien parce que je ne faisais qu'étudier. Cette place de conseiller même qui vaut 100 Ecus me fait trembler quand j'y pense. Six mois de l'année seroient perdu pour moi pour le moins. Ces sots qui n'ont d'autres affaires que celles-là, qui ne pensent qu'à cela, qui ne s'amusent que de cela, s'occupent 8 heures de suite dans leurs assemblées de la façon de placer une tuile ou des moyens de raccourcir une poutre. N'ayant d'autre plaisir ils font durer ce plaisir. Si je trouvois les moyens de gagner 100 Ecus de plus, je serai resolu de ne jamais descendre dans cette galère.

Toutes ces circonstances font une impression extreme non seulement sur l'esprit de ma mère, mais sur l'esprit de ma femme qui renfermée dans elle-même deteste le miserable endroit où nous vivons; elle languit après une autre situation, et je ne vois aucun jour pour cela.

Je travaille en attendant à un essay sur l'experience dans la medecine, j'ai des esperances vagues que cet essay me fera quelque bien. Mais en attendant le malheur me poursuit, la lampe du genie s'eteint, l'esprit se rétrécit. Avec tout cela je me porte par la grace de Dieu fort bien, je n'ai ni flatuosités ni hypochondrie, je mange, je dors, je ris même. Les etudes et le plaisir que j'y trouve sont uniquement ce qui me soutient.

Pardonnés Monsieur et très honoré Patron ces plaintes et gardés-les sans les communiquer à qui que ce soit. C'est un soulagement pour moi d'en pou-

voir parler à mon précepteur, à mon patron, à mon père.

J'ai plaint de tout mon cœur M. Zinn qui est mort d'une fièvre étique. J'ai eu une joie infinie des succès du Duc *Ferdinand*, et j'ai perdu toute espérance pour le héros du siècle.

J'espère que vous vous portés bien et que vous êtes avec Madame votre Epouse content et heureux. Agréés etc.

Brugg, ce 10 Sept. 1759. Zimmermann.

Adr. A Monsieur Monsieur de Haller, seigneur baillif de Roche à Roche.

129.

(Bern Bb. 19, No. 2).

Vous auriez pu me trouver impoli et ingrat au possible. Je n'ai point répondu à votre obligeante lettre du 17 Sept. et cependant je suis excusable. Permettéz-moi que je vous avoue la vérité.

Je vous avois peint ma situation qui depuis ce tems là est toujours devenu plus mauvaise. Votre réponse m'a fait soupçonner que vous n'attribués qu'à un vil interet des sentiments que m'inspiroient la nécessité, et elle m'a prouvé que vous me supposés pourvu du nécessaire. Tout sensible que l'on est dans le malheur, je ne l'étois point au premier article parce que mon cœur m'assuroit du contraire, et quant au second j'ai cru qu'il seroit fort aisé de vous faire revenir de cette idée. Mais il auroit fallu vous dire que vous voyés ma personne et mes circonstances dans un faux jour, et cette expression étoit peu convenable pour être adressée à un homme comme vous, et absolument déplacée dans la réponse à une lettre